

suffisait d'un rien pour faire un destin ». C'est bien ce qu'il arrive à chacun des personnages principaux du roman, comme aux réfugiés et peshmergas : tous sont assoiffés de justice, tous sont une Furie en puissance. Grâce à la clé USB de Taym transmise à Asim puis à Bérénice, les destins s'accomplissent. Adaptation contemporaine des *Euménides* d'Eschyle, véritable plaidoyer pour la justice moderne, où cette dernière est rendue par les hommes, pour les hommes, non plus par les dieux ; chaque personnage trouve son rôle à jouer dans la transmission de la mémoire. L'on fait face à une réécriture de l'histoire, cyclique, à l'infini, nourrie de mythologie et du sang des hommes. Sortir de la violence par la parole et la mémoire devient une autre manière de combattre l'horreur.

Géraldine Blanc

Guéorgui Gospodinov, *Le pays du passé*

Gallimard, « Du monde entier », 2021, traduit du bulgare par Marie Vrinat-Nikolov, 352 p., 23,50 €

Science-fiction ou chronique des temps anciens ? L'étonnant roman de Guéorgui Gospodinov, écrivain bulgare, paraît relever des deux. Le rideau du roman se lève sur un certain état comateux de l'actuelle société des humains qui fait naître des envies de somnifères encore inédits sur le marché de la *depression way of life*. Soyons plus précis, si possible : l'univers romanesque du livre ressemble furieusement au monde grisâtre de l'ère postcommuniste où déambulent nos amis Gaustine et son narrateur. Quel est le problème ? Le racornissement progressif (toujours le progrès !) des rouages de la société suscite une étrange nostalgie pour un passé aux allures de chimère psychique. L'antidépresseur absolu, c'est le passé : on le cherche, on voudrait faire corps avec lui, on aimerait mourir dans ses bras, ayant définitivement tourné le dos aux horribles vicissitudes de la réalité.

Pour répondre aux vœux de ses compatriotes pensifs, une sorte de sorcier – pharmacien dénommé Gaustine – projette de réaliser une clinique où il se propose d'offrir aux patients la possibilité de vivre en vase clos avec leur passé préféré. Faites votre choix, selon que vous aimeriez revenir aux beaux jours de la Belle Époque ou à ceux du Versailles Grand Siècle. Gaustine vous mijote un passé comme vous n'en reverrez pas de sitôt. On se doute bien que dans une telle mise en condition va se trouver la source d'effets pervers que George Orwell n'aurait pas osé imaginer.

Quel étrange livre, qui semble un corps vivant d'autrefois tournant désormais au ralenti. Ce ralenti terrifiant est au cœur du livre comme un affaissement de ce qui est le principe même de la vie sur terre : la pulsation, la surprise, l'inattendu. Ce que nous décrit Gospodinov, c'est un réel sans le réel, une mélancolie qu'on serait parvenu à congeler en mode tiède. Reste le plus mystérieux : cette étrange beauté du soir qui baignait parfois les tristes fins de journée du socialisme endormi à l'image du Conducator embaumé. On avait croisé un climat de ce genre dans le roman de Michel Houellebecq *La possibilité d'une île*. Gospodinov est très connu dans son pays, il lui reste à trouver son public en France, cela ne devrait pas tarder avec ce livre. Un aéro-lithe poursuivant sa course, dans une lenteur de l'outre-monde.

Michel Crépu

Norman Lock, *Un fugitif à Walden*

Rue de l'échiquier, 2021, traduit de l'anglais par Brice Matthieussent, 256 p., 19 €

Henry David Thoreau fut un ardent abolitionniste, jusqu'à soutenir indéfectiblement les actions violentes et spectaculaires d'un John Brown pour qui il a pris fait et cause. Pour autant, son combat contre l'esclavage ne se limitait pas à des prises de position ou des discours publics. En effet, il fut

également, de l'aveu de ses contemporains et concitoyens, un des membres les plus actifs de l'*Underground Railroad*, dont Colson Whitehead a fait la matière et le titre de son roman couronné par le prix Pulitzer en 2017, ce « chemin de fer souterrain » qui consistait en un réseau de routes clandestines, de refuges et de citoyens américains pour aider les esclaves en fuite à gagner le Canada. À ce titre, la maison parentale des Thoreau comme sa cabane de rondins qu'il avait construite au bord de Walden Pond ont accueilli à plusieurs reprises des esclaves fugitifs, et en une occurrence au moins dans son volumineux journal, il évoque, sans forfanterie, son rôle pour l'un d'eux.

C'est le point de départ du roman de Norman Lock, *Un fugitif à Walden*, que les éditions Rue de l'échiquier ont eu l'excellente idée de publier, en en confiant la traduction à Brice Matthieussent. Nous sommes en 1845. La scène inaugurale inscrit d'emblée le récit dans une réalité crue, avec cette volonté subtile qu'a Norman Lock de la mettre en perspective avec l'engagement sincère de la bonne société blanche, au risque d'en faire ressortir les ambiguïtés et les limites. Samuel Long est un jeune esclave noir d'une plantation de Virginie, enfermé et enchaîné par son maître brutal dans l'écurie, qui décide de s'amputer d'une main avec une hachette et tremper son moignon dans la poix, pour échapper à son sort. Au terme d'une série de péripéties, il parvient jusqu'à Concord, petite ville de la Nouvelle-Angleterre, point de départ de la Révolution américaine, épice de la transcendance et foyer de l'abolitionnisme.

Il s'y lie d'amitié avec Thoreau, mais également avec Emerson et Hawthorne. S'il dédie son récit au premier, Lock ne verse pas dans l'hagiographie, et le présente au contraire, avec une sorte d'irrévérence affectueuse, sous son vrai visage : « Généreux et mesquin, grégaire et reclus, doux et grossier, érudit et commun, confiant et effrayé, ainsi que nous le sommes tous. » C'est toute l'intelligence du propos de Lock qui, à travers le regard de Samuel Long oscillant

entre colère, peur et désespoir, interroge la position et la posture de l'intellectuel dans les combats de son époque. Sensible à leur sincérité, il saura leur apprendre la nécessité d'une réciprocité entre ceux qui pensent et ceux qui vivent.

Un fugitif à Walden fait partie d'un vaste cycle romanesque dans lequel s'est lancé, avec une érudition passionnée et passionnante, Norman Lock depuis 2015, à raison d'un volume par an construit autour d'une figure majeure de la littérature américaine du XIX^e siècle : Mark Twain, Walt Whitman, Edgar Allan Poe, Thoreau, Emily Dickinson, Herman Melville, Henry James et Nathaniel Hawthorne. Souhaitons que Rue de l'échiquier puisse nous permettre de continuer de découvrir cette œuvre d'une grande originalité.

Thierry Gillybœuf

Marcel Cohen, *Rencontres et partis pris, Écrits sur l'art, 1976-2020*.

L'Atelier contemporain, 2021, 352 p., 25 €

La bibliographie de Marcel Cohen semble inéluctablement marquée du sceau d'une extrême méfiance, voire du rejet pur et définitif de la littérature ou, pour être plus exact, des ressorts qu'affectionne ordinairement la fiction, des voies et des détours plus ou moins artificieux qu'elle a pour funeste habitude d'emprunter. Ce dernier ne goûte de son propre aveu que très modérément les faux-semblants du « beau style » et autres gadgets à visée proprement décorative (ce que Hermann Broch, cité par l'auteur dont on sait qu'il est un fervent compilateur pour ne pas dire un collectionneur particulièrement chevronné de citations, appelle par ailleurs *l'art tape-à-l'œil*). Récalcitrance irréversible, parfaitement assumée, revendiquée, prenant quasiment la forme d'un manifeste dans sa fameuse série de *Faits* et de *Détails*. L'absence supposée de style comme style implacable. On a ici affaire à une entreprise d'une tout autre nature – du